

L'iconoclaste

Jeanne Ribaucour

« Ce qui donne à notre conscience de l'unité et de la cohésion, ce qui en traverse toutes les représentations, ce qui en est la base et le support permanent, ne saurait être déterminé lui-même par la conscience, et par conséquent ne peut pas être une représentation ; non, c'est quelque chose d'antérieur à la conscience, c'est la racine de l'arbre dont celle-ci est le fruit... »

A. Schopenhauer

A Colette Godebargue

Aujourd'hui,
pauvrette en châle gris
j'avance à pas petits
sur un ancien chemin oublié de la vie.

Pauvrette en châle gris
je ne peux que rêver
au temps mortel si beau qui me fut décompté.

Las, ne vois plus briller l'innocence solaire.
Les lampes ont capté l'essentielle lumière
et la raison
est en prison
dans les écrans
blancs.

Le rêve s'est enfui.
Un impérieux présent l'a réduit en misère.

Pauvrette en châle gris,
j'avance à pas petits
sur un chemin ancien oublié de la vie.

II

Joanna, qui glisse ce poème dans une enveloppe déjà gonflée de quelques feuillets, n'a jamais possédé de châle gris. Elle va et vient d'un pas ferme sinon rapide. Ses vêtements sont masculins, pantalon de velours, parka imperméable, et ses pieds, comme ceux des adolescents, sont chaussés de baskets. Elle s'apprête à aller en ville pour poster sa lettre.

En chemin, comme à l'accoutumée, elle rêve. Elle s'identifie à cette pauvre en châle gris qui n'est autre qu'elle-même, ou plutôt l'image éloquente d'elle-même. Ses yeux s'égareront ici et là mais ne perçoivent rien. La lettre est lovée au creux de sa main comme un talisman. Tant qu'elle ne l'aura pas jetée dans la boîte la lettre ne cesse de livrer ses secrets à Joanna qui essaie de la reconstituer de mémoire. "Très cher...", l'entame est brève, familière. Elle s'adresse souvent ainsi à son frère de plume, mais il y eut tout au long de ces années de correspondance quelques traits plus percutants. Elle les a oubliés. Ils s'écrivent comme d'autres jouent au tennis. Maintenant la balle s'élanche dans le camp de Victor. "Posthumes, toi et moi, (et rongés par les vers), nous serons lus enfin" a-t-elle écrit dans le premier paragraphe, faisant allusion pour corser le jeu à la parution de leur correspondance en Pléiade en 2050. Utopique projet qui prend parfois une allure vraisemblable, tant leurs lettres sont pétries de qualités. "Quelqu'un ouvrira cette malle poussiéreuse dont nous avons toujours rêvé, mais que, par négligence, nous n'avons pas encore trouvée" a-t-elle ajouté avec trois points d'exclamation (deux de trop).

Elle avance d'un bon pas, se réfugie sur le trottoir pour éviter une mobylette pétaradante, et se remémore le long récit à propos de l'ordinateur. Désopilant ! "Depuis quelques temps une grosse bête trapue occupe dans mon bureau un espace terrifiant". Terrifiant ? Consternant ? "Cet animal me perturbe. Il vient en quelque sorte de la fourrière et je l'ai payé cinq cents francs". Joanna se demande si la description de cet achat est vraiment drôle, elle a accumulé les périphrases, elle en a trop fait. Mais une lettre est une lettre, le genre oscille sans cesse entre le grandiose et le journalisme local. Victor est un copain, toutes ces imperfections sont le signe qu'il s'agit là d'un premier jet, destiné à lui seul. Elle s'est vraiment attardée sur ce "nouveau voisin philatéliste" qui lui a vendu son P.C. 286.

"Une occasion inespérée", se souvient-elle. Et la lettre se met à chuchoter au creux de sa main. "J'allais enfin vivre avec mon temps. Entamer une vie virtuelle...". " Muni d'une imprimante le vieux P.C. allait me rendre des services incroyables : non content de garder en mémoire toutes mes divagations, il fournirait ensuite une quantité impressionnante de ces rêves dûment corrigés sur écran..." Joanna se met à rire, quelqu'un l'observe d'un air soupçonneux. Mais elle ne pense qu'au contenu de la lettre. "J'ai fini par y croire" se souvient elle. Et cela lui semble absurde. "Le voisin témoignait d'une sorte de respect charmant pour mes écrits. Il semblait les situer au-dessus des activités habituelles du troisième âge. Il m'encourageait à laisser des traces...". Le rire de Joanna s'amplifie, mais grâce au ciel la rue

est ici déserte, personne ne peut s'alarmer de ce qui ressemble maintenant à un hoquet. "J'ai décidé de ne pas sombrer, de ne pas devenir analphabète dans ce monde qui après tout est aussi le mien".

C'est effectivement ce que nous devenons, nous, les septuagénaires, les gutenbergeois, se dit-elle alors et la lettre pourrait presque briller dans sa main. Bientôt nous ne saurons plus lire et on nous parquera dans des réserves, tandis que des enfants de cinq ans auront accès à tous les savoirs. Elle hoche la tête, et ses cheveux d'argent finement crépelés scintillent sous un fugace rayon de soleil. la défaite est imminente.

Où en étais-je ? Ah ! oui, le passage le plus rigolo. "Au début, je le contemplais gaîment", se souvient-elle. "Il ne me donnait pas encore le sentiment d'occuper trop de place. J'ai branché le circuit électrique et je me suis mise à pianoter sur le clavier plutôt accueillant : touches larges et plates, agréables aux doigts. J'embrouillais un peu toutes les explications qui m'avaient été fournies à profusion, mais..."

Joanna, tu n'es pas sérieuse, dirait Vic. Ne me dis pas que tu t'es lancée sans apprentissage ? Oh ! écoute. Le voisin était plutôt collant, tu sais combien je tiens à mon indépendance.

C'est ici que Victor va vraiment s'amuser. Si on lisait ce passage à haute voix il faudrait un ton un peu geignard. "J'ai passé je ne sais combien d'heures précieuses de ma vie unique à faire galoper une souris chronophage sur l'écran. On ne voit pas le temps passer quand on clique. L'aube côtoyait le crépuscule, et j'ai sauté plus d'un repas sans m'en apercevoir".

Suis-je tout à fait sincère ? Bof ! c'est un genre de litote, et je mangeais n'importe quand. Est-ce ainsi que doit vivre un poète ? s'était elle demandé alors et le ton de voix intérieure se brisait de sanglots. "Je ne me préoccupais pas d'obtenir un résultat. Je jouais. Il me plaisait assez de voir mes mots en blanc et noir sur un écran". Elle en ressentait, se souvient-elle, une délicieuse nostalgie. Elle rêvait d'Humphrey Boggart. Une émotion intraduisible réconciliait le passé et l'avenir. Est-ce ainsi que vit un poète ?

Mais nous en arrivons au drame. "Dans un grand élan d'euphorie, j'ai tapé ce poème sur l'enfance que tu aimes tant" a-t-elle écrit à l'intention de Victor avec la certitude que son attention serait décuplée. "Dieu que c'était beau ! Le poème resplendissait. On aurait dit du Mallarmé. Mais soudain... un doute... Quand les "labyrinthes" ont surgi, j'ai eu un trou de mémoire. Le "y" était-il à la bonne place ? Labyrinthes, ou bien Labiryntes ? Ces choses là arrivent sous l'effet de la fatigue, on ouvre le Petit Robert et tout s'arrange. Mais l'occasion était trop belle ! J'allais mettre à l'épreuve les capacités de mon nouvel outil. Ingénuement, j'ai fait courir la souris en tous sens, persuadée que j'allais obtenir illico le fameux correcteur d'orthographe automatique dont mon voisin m'avait vanté l'efficacité. Clic ! clic ! clic ! Ma main s'obstinait sous la pression d'une volonté imbécile. Qu'ai-je bien pu faire ? Qu'ai-je bien pu faire ?..."

Joanna doit traverser le boulevard pour atteindre le bâtiment de la Poste, mais le feu piéton est au rouge. Elle serre la lettre avec force, elle voudrait la brandir vers le ciel. Elle se souvient non du récit qu'elle contient mais de l'énorme colère qu'elle n'avait pu décrire. Elle n'osait imaginer ce qui s'était passé dans le ventre du monstre, mais un véritable séisme virtuel s'était déclenché. L'ordinateur s'était mis à émettre des "bip" sonores de plus en plus stridents. Il clignotait. Il affichait des trucs en américain. Et même de grands S.O.S. noirs ! Joanna cliquait toujours et c'est miracle que l'appareil n'ait pas implosé. Pour finir, elle l'avait débranché, se souvient-elle en traversant enfin le boulevard.

Elle glisse la lourde enveloppe dans la boîte aux lettres, et se sent plus gaie, plus jeune. Elle vient de trouver un nom à ce maudit bestiau. Master P.C. ? Master Petit Con ! Dès son retour elle le mettra au coin, comme un vilain petit cancre. Master Petit Con ! Ah ! Ah ! On ne célébrera jamais assez les grâces du baptême ! Elle se sent plus à l'aise avec un vrai nom. L'imbécile... Je m'adressais à lui comme s'il possédait un cerveau humain, c'était une erreur, je sais, mais je suis ainsi faite. Je le titillais en tous sens... A la limite, je plaçais le faux pour savoir le vrai... Tant pis pour moi. Je resterai une marginale, et je mesurerai mes marges avec mon cerveau naturel.

Elle reprend le chemin de la maison. La lettre est maintenant dans le camp de Victor. Il la recevra demain, peut-être. Il appellera Joanna, c'est sûr. Ils épilogueront sur l'édition de leur correspondance. En 2050 ? Où en seront les livres ? Elle imagine un bel ouvrage électronique, dont le contenu pourra changer entièrement sous la simple pression d'un clic ! Et ses démêlés avec Master Petit Con, fugacement exposés au cœur d'une reliure informatisée, feront peut-être sourire (ou rêver) quelques lecteurs casqués.

Elle avance d'un pas ferme. Elle rit toute seule.

III

Elle ne s'ennuie jamais, car tout est poésie. Elle ne saurait dire ce qu'est la poésie. L'air qu'elle respire ? Non, ce n'est pas aussi simple. Une chose est certaine c'est que la poésie n'est pas enfermée dans un petit bocal avec ce vocable pour étiquette, comme on le laisse volontiers entendre.

La voici dans son bureau. Elle s'approche de la fenêtre, serrant son châle imaginaire sur ses épaules car dehors il fait froid. Elle contemple des arbres verts et de vagues traînées bleues dans un ciel strié de nuages effilés. Le gris des nuages est beaucoup plus gai que le gris de l'écran de l'ordinateur au fond de la pièce. C'est un gris changeant. Il frémit. Il vibre.

Il s'appesantit et voyez ! il s'irradie soudain d'un authentique liseré solaire. L'effet est grandiose, annonciateur de joie ou de terreur. Elle colle son nez à la vitre. Aussitôt une buée, née de ses lèvres, s'étale sur le vert des arbres, sur le gris des nuages, sur le bleu... tout s'opacifie comme sur l'écran vide de l'ordinateur.

Je ne dois pas coller mon nez à la vitre, comme ça, se dit-elle, et elle s'éloigne un peu. Mais bientôt, ainsi va la vie, elle se détourne de ce qui lui plaisait à l'instant. Ce paysage là n'est pas naturel, décrète-t-elle en proie à ce démon intérieur qui la tarabuste à propos de tout, qui l'oblige à remettre en question n'importe quoi. On dirait l'œuvre de quelque peintre amateur. Derrière la haie les maisons sont toutes identiques. Avec leurs tuiles roses et leur crépi homogène, elles semblent nées de quelque apprentissage du dessin ! Les pignons clairs ont tous l'exactitude géométrique de la fonction urbaine, Partout, partout, partout, la préméditation est là. Elle assassine l'œil !

Pauvrette en châle gris... La banlieue n'a pas l'heur de lui plaire en cet après-midi de mars. Mais avant-hier elle s'est promenée dans les quartiers vieillots de la ville et là encore elle n'était pas contente ! D'importants travaux venaient d'être terminés. On avait remis en état ces augustes reliques. Pour les empêcher de s'écrouler ? Peut-être. Mais on s'était surtout efforcé de "réharmoniser" ces vieilles pierres. Avec un soin appliqué et beaucoup d'études préalables, on leur avait octroyé une sorte de théâtralité moderne. Ce qu'elle aimait justement dans ces rues tortueuses et pavées, un sentiment délicieux d'aller à la rencontre de maisons nées l'une après l'autre, au gré de la vie, l'aventure très lente avait été escamotée. Quelqu'un avait corrigé tout cela. Quelqu'un de compétent avait forgé un ensemble avec des existences disparates. Les toits restaurés, les solives apparentes soigneusement poncées et repeintes, captaient rigoureusement la lumière. La vieille ville attendait d'être photographiée.

Elle a décidé de ne plus se promener dans ces ruelles pour touristes, et maintenant elle se détourne.. de la fenêtre exaspérée par ces maisons trop neuves. La poésie est en moi. Coûte que coûte, je crois en cette chose dont l'obscurité est indiscutable. Elle hausse les épaules et son regard se pose sur l'ordinateur. D'autres questions surgissent alors. Peut-on se permettre de demeurer hors de ce processus "incontournable" ? N'est-ce pas à travers lui que se règlent aujourd'hui toutes les affaires humaines, des plus humbles aux plus complexes ?

Aussitôt, le démon intérieur (ou l'avocat du diable) entame une polémique vibrante : ce n'est pas parce que vous avez en main une souris blanche que le monde va perdre sa beauté, au contraire ! La beauté ne vous échappera plus ! A peine entrevue, hop ! vous l'attrapez et vous l'introduisez dans le Disque Dur !

C'est idiot ! rétorque-t-elle à haute voix. Ensuite, ses pensées jaillissent en désordre, restent informulées. Ils... et moi... Ils ne pensent qu'à mettre les choses en mémoire, avant même qu'elles se manifestent dans toute leur plénitude. Et moi... pauvrette en châle gris... je laisse éteindre toutes les images qui m'occupent... Je vais les perdre toutes, je le sais. Je m'en fous. En s'effaçant elles font naître un espoir étrange. J'attends en quelque sorte un miracle. Je

sais que c'est une idée discutable, mais c'est mon idée et j'y tiens. Quand tout sera oublié, c'est alors que germera peut-être la merveille. C'est alors que le rêve dispensera ses bienfaits.

Mais pourquoi l'oubli ? demande stupidement le démon. L'oubli est indispensable ! affirme Joanna. Une autre vie se substitue à la vie et puis voilà. La puissance des images nées du limon est indestructible, poursuit-elle avec entêtement. Tu veux un exemple ? Eh bien c'est ainsi que naquit Nausicaa.

Le démon est provisoirement vaincu et Joanna est emportée par des visions sublimes. Ulysse émerge de la mer. Rude voyageur nu. Pôle de lumière. Clarté de l'âme. Il s'est réfugié derrière des rameaux feuillus. Mais quand il écarte enfin les branches, les servantes s'enfuient... "seule resta la fille d'Alkinoos..."

Cette scène est lovée à jamais dans la chair de mon esprit, se dit-elle avec ravissement. Mais l'esprit est-il chair ? se demande-t-elle ensuite. Elle pose sa main ridée sur l'ordinateur. Voici une question essentielle ! vouée à ne jamais recevoir de réponse ! Chacun peut régler le problème à sa façon et c'est mieux ainsi.

Joanna penche pour la chair, elle aime sa douceur tiède et aussi ses odeurs. Quand ce mot la visite elle ouvre toujours la main en un geste instinctif. Elle esquisse une sorte de caresse paisible. Elle n'aime guère les concepts désincarnés, les raisonnements qui jamais ne s'égarent. On dit que les plus sublimes des mathématiciens sont tous poètes, et cette idée la rassure. Mais sous sa paume l'ordinateur est froid. Cette surface sans défaut engendre un malaise au contact de la peau. Elle écarte sa main avec un frisson de dégoût. Le démon reprend ses droits, tous ses droits. Et si la raison, si les processus mécaniques étaient plus forts que ton âme charnelle ? chuchote-t-il perfidement. Comment savoir ?

Elle hausse les épaules, et puis d'un geste brutal elle débranche l'ordinateur. Voilà. Tu es mort. Sans ce flux, tu n'es plus rien. Tandis que moi, au plus profond de la nuit, je continue à façonner des images. Bien sûr, je ne suis pas maître de toutes ces visions qui m'assaillent, elles arrivent en désordre et certaines me font très peur. Mais je ne fonctionne pas à la commande ! On ne me branche ni ne me débranche ! Ma faculté d'invention est un principe secret. Tous les efforts, tous les rouages de la psychanalyse n'en déterminent qu'une approche empirique. J'ôte la fiche, et tu es mort. Quant à moi, ce n'est pas une vulgaire panne d'électricité qui va mettre fin à mon processus intime. C'est quelque chose de beaucoup plus grave. Quelque chose d'irréversible. Quelque chose dont j'ose à peine envisager la réalité... Jusqu'ici je n'ai vu la mort qu'en surface. Le silence d'un visage, lèvres closes sur le souffle, me terrifie et me rassure. Tout est fini. Tandis que pour Master Petit Con, une vulgaire rupture de courant suffit. Phénomène toujours explicable, toujours réparable : l'intelligence artificielle est incorruptible, découvre-t-elle avec jubilation. Juste un peu de rouille ?

Mais on sonne à la porte et toutes ces pensées s'évaporent, tant mieux, elles manquaient d'intérêt. Seule, demeure Nausicaa, Dieu sait pourquoi ? Simple mystère de la chair. Nausicaa accompagne Joanna qui maintenant entrouvre le battant de la porte d'entrée,

espérant peut-être apercevoir le bel Ulysse "défiguré par le sel de la mer". Mais un jeune garçon de quinze ou seize ans se tient sur le seuil. Il esquisse un petit salut, doigt sur la tempe et se met à parler. Ecoute-t-elle ? Mécaniquement, elle fait un tri entre tous ces mots qu'elle entend à peine. Joli travail, vraiment, pour un esprit épris d'opacité. Elle attend : on va lui vendre un GATEAU, ou un CHROMO, ou du THE. Quand le bavard reprend son souffle, elle demande brièvement ce qu'il propose. Mais à peine a-t-elle formulé sa question que la panique s'empare d'elle : elle a fonctionné exactement comme Master Petit Con ! Sélection et efficacité. Le gamin est superbe : cheveux sombres et frisés, regard ardent. C'est un garçon "aux belles boucles", chuchote Nausicaa. La peau de son visage semble tellement douce qu'on aimerait la toucher. Ses lèvres charnues, un peu gercées, ont une forme enfantine.

Il se tait. Il contemple Joanna. Il l'évalue. C'est une femme âgée. Il voit toute une broussaille grise au-dessus d'un regard ardent et cette image lui plaît peut-être. Il aimerait la séduire, il va y apporter tous ses soins. Il sort de la poche de son anorak quelques papiers magiques et Joanna entend enfin sa voix, les préliminaires n'avaient absolument pas retenu son attention. Il débite sa leçon : il y a là le nom du Centre d'Accueil, l'adresse du Centre d'Accueil, le numéro de Chèque Postal du Centre d'Accueil. Le Centre d'Accueil l'a pris en charge. Il fouillait les poubelles pour trouver sa nourriture. Maintenant il doit tout au Centre d'Accueil, et le Centre d'Accueil l'envoie chez les gens pour un peu de vente à domicile. Juste de quoi participer à ses frais d'entretien.

Il n'a toujours pas répondu à la question de Joanna. Est-ce que son ordinateur intime est plus perfectionné, ou au contraire moins perfectionné que celui de la Vieille ?

- Que vendez-vous ?

Elle désigne du doigt un gros sac de toile posé par terre, contre son mollet. Mais il recommence à parler du Centre d'Accueil. Hier soir à la télé régionale vous avez peut-être vu une émission sur le Centre d'Accueil... C'en est trop ! Joanna tente de rabattre la porte, mais il a introduit son pied juste un peu pour qu'elle ne puisse le faire.

- Vous ne devriez pas avancer votre pied comme ça, dit-elle d'une voix très douce. Ça ne se fait pas.

Il retire aussitôt son pied. Son front est devenu rouge mais Joanna regarde seulement ses cheveux, ils forment un bloc dru, très noir, crépélé, ils sont magnifiques.

- Que vendez-vous ?

Docile, il ouvre le sac. Il brandit une cupule de terre cuite, si je m'attendais à ça ! Une cupule livide remplie de pétales sèches. Qu'est-ce que c'est ? Ce sont des pétales de roses. Non ? Des pétales de roses ? Ouais... C'est très recommandé pour les fumeurs. Vous avez de la chance, je fume. Si vous placez ce bol chez vous, la bonne odeur se répandra partout. C'est combien ? Pour cent francs seulement, vous aurez tous les parfums du jardin sans ouvrir la fenêtre.

Sentez donc ! propose-t-il. Elle approche son nez du bol et ne sent absolument rien. Les pétales, vus de près, sont racornis et brunâtres. Mais quelque part au centre de son corps s'exalte soudain une extase olfactive purement imaginaire et Joanna acquiesce. Portée par l'enthousiasme elle file chercher son porte-monnaie, oubliant de fermer la porte, oubliant toute prudence. Quand elle revient il est toujours sur le seuil, pieds joints. C'est un enfant authentique, il vient d'un Centre d'Accueil Authentique, et sans doute avant d'avoir été pris en charge a-t-il cherché sa nourriture dans des poubelles authentiques. Il suffisait d'y croire pour que ce soit vrai, se dit elle en lui tendant un billet un peu froissé. Elle reçoit en échange le bol plein de pétales secs. Nausicaa assiste à cette transaction. Elle incite Joanna à plus de joie encore. Joanna élève la coupe jusqu'à son nez. Hume ostensiblement son contenu. L'enfant aux "belles boucles" sourit. Il fourre le billet de cent francs dans sa poche. Il arrime la bretelle du sac à son épaule, et puis, index contre la tempe, il esquisse son fanaux petit salut.

Joanna le regarde s'éloigner à reculons.

- Evitez de mettre votre pied dans la porte chez les gens d'en face, conseille-t-elle d'une voix belle et intime. Ça fait mauvais effet... Il s'arrête. Il revient. Il a vraiment un drôle d'air.

- Je peux vous embrasser ? demande-t-il d'une voix prudente.

Elle va vers lui. La porte est toujours grande ouverte, mais basta ! Elle met ses mains sur ses épaules et ils s'embrassent, leurs joues reçoivent leurs salives. C'est un instant fragile dont il est impossible de parler. L'adolescent "aux belles boucles" s'éloigne en levant la main pour célébrer l'amitié. Le crépuscule "aux doigts de rose" auréole la maison d'en face. C'est fini. Elle pousse la porte. Elle donne un tour de clef. Elle est contente. Où va-t-elle placer cet achat sans prix ? Devant Master Petit Con pour lui apprendre à vivre ! Elle entre dans le bureau, elle place le bol contre l'écran. Elle enfonce son doigt dans la masse desséchée, elle le remue pour en faire jaillir quelque parfum. Et puis, elle éclate de rire. La poésie est dans ce bol, elle le sait. L'ordinateur est son miroir. On aperçoit l'ombre du bol sur l'écran, et cette image est venue là par miracle. Ses jolies proportions se découpent magistralement... avant que la nuit ne vienne tout effacer, bien entendu...

Le poète est-il fou ? voilà ce que suggère le démon intérieur, toujours prêt à sévir à la naissance de la nuit. Joanna hausse les épaules. Tout esprit créateur est changeant, versatile et frondeur. Il tire ses pouvoirs d'une instabilité maniaque, il a sans cesse besoin de modifier ses perspectives. L'idée que la poésie gît au cœur de ces pétales morts est plutôt jolie en un premier temps. Mais très vite je la trouve abjecte. Nous le savons, la poésie n'est pas dans les fleurs ! Surtout pas dans ces rosés défrites, dans ces momies dont le parfum est éteint ! La poésie est un rapport amoureux entre une fleur et un regard, comprends-moi bien. Entre une eau de rivière et un doigt humain. Entre la chaleur du soleil et une peau d'enfant, entre... Elle n'est ni objet, ni concept ! Elle est conjoncture privilégiée entre l'âme et les choses

La poésie est l'état de grâce dévolu à chacun, et... Les lèvres de Joanna s'entrouvrent, elles hésitent à prononcer ce discours car il est pompeux. Machinalement, sa main caresse le

bol. Et soudain, elle imagine le potier. Elle le voit. Elle s'attendrit sur ce personnage qu'elle est tout à fait capable d'inventer mais qui a existé. Elle l'aime. Elle lui prête un tempérament naïf (c'est le plus attachant qu'elle puisse concevoir). Elle sourit aussitôt, et c'est à cause de ce mot : prêter. En lui se tient toute la générosité du poète. On l'utilise souvent à propos de la fiction. Une générosité suspecte puisqu'il ne s'agit que d'un prêt... Mais non ! On ne prête pas un sentiment à un personnage pour qu'il vous le rende ! Je prête un tempérament naïf au potier juste pour amuser mon esprit. Tu es idiot, dit alors le démon intérieur.

Peut-être ! réplique Joanna. Mais si j'écris vraiment un poème sur ce potier je travaillerai longtemps car le sujet est vaste. Je lui prêterai un vêtement. Et puis un autre vêtement. Et puis encore un autre vêtement. Pour finir, le poème sera très court. Tout aura été une affaire de mise en scène, si tu vois ce que je veux dire. La poésie est un théâtre. Un théâtre ? C'est nouveau, ça ! Oui, un théâtre. Il viendra un moment où le potier aura l'habit adéquat. Un habit musical.

Je lui en ferai don, se promet Joanna au comble du ravissement. Mais très vite elle oublie le potier naïf car maintenant il fait nuit et Master Petit Con ne reflète plus rien.

IV

Le temps est-il matière ? se demande-t-elle le lendemain matin en se brossant les dents.

Elle évite de contempler son image dans le miroir, car cette image trahit méchamment l'idée qu'elle se fait d'elle-même (un personnage accepté une fois pour toutes). De toute façon, elle sait que cette image n'est pas un concept, ce serait trop simple. Cette image enlaidit de jour en jour...

Le temps est une matière périssable. Elle crache. Elle se rince la bouche. Elle éprouve une certaine satisfaction à cause de ce temps destiné à pourrir comme vous et moi. La voici sous la douche, savourant sur son torse, sur son ventre les gifles brûlantes d'une eau inépuisable. Ses yeux sont fermés, et, comme d'habitude, son esprit bat la campagne. Invente. Invente n'importe quoi. Le temps... le temps peut se comparer à l'eau... il est fait d'une matière fluide, sans cesse renouvelée, parfaitement insaisissable...

- Oh ! temps suspends ton vol, clame-t-elle, et le temps se fait oiseau par le miracle d'un vers célèbre dont elle vient de découper un morceau.

Les vers sont ainsi. Ce n'est pas leur assemblage qui importe mais les fragments dont ils sont faits.

- Le temps a laissé son manteau, dit-elle encore, escamotant pour le plaisir le vent, la froidure et la pluie.

Elle s'enveloppe dans le drap de bain et rêve à ce jour qui commence, à ce jour dont le temps est à peine entamé.

Le téléphone a sonné quatre fois. Elle a répondu patiemment, elle a donné son avis sur des choses sans intérêt. Son paysage intérieur a subi quatre brefs séismes, mais il se recompose aussitôt après. Le temps... les fragments... Tout cela n'est qu'un prélude.

Prélude à quoi ? Au délicieux non être de ce jour. Instant magique voué à ce qu'elle appelle le travail. Il faut inscrire dans ce prélude une heure au moins, ou deux heures (mais pas plus) de Traitement de Texte. La voici vêtue de son pantalon préféré et de son pull préféré (ces vêtements épousent son corps jusqu'à le caricaturer). Elle n'aime pas ce mot : texte. C'est un mot bref, un mot coupant. A cause du x, probablement.

C'est un mot qui pue l'école, décide-t-elle. Un mot qui se prête à toute sorte d'opérations : analyses, contractions, traitements. Et j'en oublie ! L'explication de texte lui semble moins cruelle que sa contraction. Mais si on peut faire toutes ces misères à un texte c'est que le texte est matière... Le temps est une matière, disais-je. Et le texte en est une autre.

Hosanna ! C'est ainsi que commence la journée du poète. Ah ! ah ! Nous barbotons dans la matière alors que nous sommes censés évoluer dans l'éther... Bon, encore le téléphone. Allô ?... C'est une erreur. Quel dommage ! Elle a entendu une voix d'enfant, elle a essayé de faire durer la conversation parce que cette voix inconnue lui plaisait. "Non, ce n'est pas maman" a-t-elle dit avec douceur "mais puis-je vous aider ?" Le téléphone a été raccroché aussi sec, ce qui voulait dire : "vous n'êtes pas ma mère, foutez-moi la paix".

Quand une femme entend "maman", comme ça, à l'improviste, elle s'émeut. C'est normal. Aucune poésie là-dedans. Juste un réflexe primitif. Mais si ! la poésie est lovée dans ce cri viscéral ! C'est une poésie authentique, une poésie au-delà des mots... Mais alors, les mots ? Les mots ne seraient que des ornements superfétatoires ? Tu ne vas pas recommencer, chuchote le démon intérieur qui émerge soudain du néant. Mais elle se laisse entraîner sur cette pente merveilleuse, elle est blottie dans une luge, elle file à toute allure. Les mots sont là pour rendre sensible ce qui est vrai. C'est pourquoi le poète a peur des mots. Il les aime mais il en a peur. Il pense que les mots vont le faire cocu. Oui, c'est ça. Il enlace les mots en tremblant. Il les supplie de ne jamais trahir ce rapport amoureux qui est en train de naître... Mais la voix criait presque. "Maman !". Et c'était un ordre comminatoire qui ne m'était pas destiné. La matière du temps est un marécage où se sont engloutis tous les "maman" qui m'étaient dévolus. On n'appelle pas du Canada, à onze heures du matin (et quelle heure est-il là-bas en ce moment?) quand on a quarante sept ans, pour crier "maman" avec une voix dont quarante années seraient soudain effacées.

Elle a enfilé sa parka, elle a noué une écharpe autour de son cou et maintenant elle cherche son sac. Une liste de mots s'est inscrite dans son logiciel intime : pain, fromage, beefsteack, cigarettes, café. Elle marche d'un pas vif dans ces rues bordées de maisons dessinées par des architectes qui sont tous allés à l'école primaire. Quelqu'un lui dit bonjour. Elle hoche machinalement la tête. Qui pourrait deviner la tempête silencieuse qui sévit sous son crâne ? Toujours les mêmes questions, dont les réponses resteront infiniment différées. Le ciel est d'un bleu insolent, barré de nuages effilés. La lumière du matin est intense. Comment peut-elle rester aveugle à tant de provocation ?

Aveugle, elle l'est. La poésie n'existe plus, la poésie est l'enfant bâtard de la musique, le poète est un sous-musicien, alors soyez peintre ! L'expression picturale est plus consolante, peut-être. L'essentiel est d'apporter une réponse à ce cri d'enfant, ce cri venu du Canada, ce cri qui ne m'était pas destiné. Maman... Mais aucun mot n'en est capable. Les mots sont tous des imposteurs.

Joanna fulmine en secret. Elle est entrée dans des boutiques, elle en est ressortie. Le pain, le fromage et le beefsteack ont échoué dans son panier et maintenant elle se dirige en somnambule vers le bureau de tabac. Elle a prononcé les mots qu'il fallait, trois paquets bleus sont dans sa main. Ses doigts cherchent des pièces dans son porte-monnaie. Elle plaisante. "Combien d'euros ?" demande-t-elle en alignant cinq pièces de dix francs. Les complications contemporaines font toujours rire la buraliste. Une pièce de cinq francs solde-la transaction et l'euro reste en suspens jusqu'en 2002.

Et la voici sur le chemin du retour, par flemme elle a renoncé au café. Quelques voitures roulent sur la chaussée, elle se réfugie sur le trottoir. Elle rêve un peu, juste de quoi bercer sa marche. Le démon intérieur vient alors la titiller afin de la mettre en verve. Il lui suggère que cette rêverie ressemble à un fond sonore. Joanna a horreur de ça ! Elle déteste ces fonds sonores que tant de gens mettent aujourd'hui dans les maisons. Elle estime qu'ils annihilent toute faculté de vivre. Ils avalent le bruit domestique, ils dénaturent les paroles, ils ont même le pouvoir de modifier les couleurs, voilà ce qu'elle ne cesse de répéter à qui veut l'entendre. Mais tout en marchant tu entretiens ta petite sourdine musicale, s'écrie le démon excité d'air pur, et le spectacle de la rue t'échappe complètement. Joanna hausse les épaules. Où est notre âme ? se demande-t-elle en introduisant la clef dans la serrure, toute étonnée d'être déjà arrivée chez elle. Et l'âme lui apparaît sous la forme d'un oiseau.

V

La maison est vide. Elle contient des meubles, des livres, des vêtements, quelques nourritures congelées, mais pas un seul être vivant. Joanna passe devant la télévision. La télévision est close, comme un petit lupanar elle n'entre en fonction que la nuit. Le virtuel, celui qui ressemble tant à la vie, et surtout les horribles images de synthèse, tout cela est tenu précautionneusement à l'écart.

Bel oiseau, sauras-tu déployer tes ailes ?

Mais l'oiseau est absent, ou bien il se cache. Mon âme est trop vieille, elle est usée, elle est pleine de trous. A quoi bon me leurrer ? Dois-je chanter n'importe quoi pour prouver que j'existe ? La vie m'échappe. J'échappe à la vie. Ce que je pourrais dire ne serait que l'écho d'une impuissance jeté au vent et répercuté au hasard des tympanes. Tiens, les assonances naissent toutes seules ! Je pense en poète... Mais je n'écrirai rien. Ce n'est jamais quand on se détermine à écrire qu'on écrit, tu le sais très bien.

Elle prend une cigarette et la glisse entre ses lèvres. Le téléphone sonne.

- Allô, c'est Fred...

Joanna allume sa cigarette. Elle écoute cette voix plaisante, cette voix amie qui barytonne dans le coquillage noir. Il faut livrer avant dix-huit heures. On sera là dans une heure, tu es sur notre route. Et si tu as du pain et du fromage, on cassera la croûte. On filera au début de l'après-midi. D'accord ?

- Vous livrez quoi ?

- L'iconoclaste !

- Ouais ! Je pourrais voir ?

- Il est emmaillotté, scotché, invisible.

- Juste un petit bout d'iconoclaste ! supplie-t-elle.

Un rire puissant met fin à cette négociation, et Joanna est ressuscitée. Elle se sent très jeune, soudain. La poétesse demande à voir l'iconoclaste, mais l'iconoclaste est emmaillotté. Ah ! ah ! ah ! Loin de moi tous ces échos d'impuissance jetés au vent ! Je vis ! Je vis !

La voilà dans la cuisine. Aurons-nous assez de pain ? Tout en beurrant des tartines elle essaye d'imaginer le briseur d'images, grotesque sous l'épaisseur des linges, occupant tout l'espace de la camionnette. Comment ont-ils fait pour protéger ses mains ? Elle n'est pas sûre d'aimer vraiment cet iconoclaste. Il lui fait un peu peur, mais en même temps il la satisfait. C'est un monstre de la révolte qui a jailli comme ça des paumes vibrantes de Fred.

Fred l'a en mains depuis des mois, et Joanna a suivi toutes les étapes car elle va souvent chez Fred. Au début personne ne posait de questions. Il y avait tous ces croquis hâtifs punaisés sur la paroi de l'atelier, on y jetait un regard craintif. Ensuite le bloc de glaise apparut

enfin sur le socle. Joanna se taisait. Un jour elle vit un poing dressé, avec la formidable vigueur du pouce enfoui dans quatre doigts bien serrés. Peu après elle vit une mâchoire abjecte, des lèvres crispées naître d'une masse confuse qui pouvait, qui devait être une tête. Elle découvrait en même temps les épures énigmatiques de la charpente : triangles entrecroisés constellés d'annotations illisibles. Ils étaient tous en proie d'un respect anxieux, seule, la colère du sculpteur leur inspirait confiance. Enfin, lentement, très lentement, la forme essentielle avait jailli de l'argile brune. Un homme accroupi, tête rejetée en arrière, dressant ses poings vers le ciel.

- Qu'est-ce qu'il fait ? avait alors demandé Joanna.

- Il brise les images virtuelles, dit brièvement Fred.

- Alors, c'est un iconoclaste.

- Oui, c'est ça. Un iconoclaste...

Et soudain, parce que baptisée, l'ébauche exista. Ses formes se précisaient. Il suffisait de venir le voir de temps en temps pour constater ses progrès. On l'encourageait. Vas-y ! Casse tout ! Joanna mâche un bout de fromage et se souvient de l'instant où l'iconoclaste leur était apparu dans son exacte et parfaite configuration. Elle n'a jamais oublié cette joie bizarre, ce goût de larmes qu'ils avaient dans la gorge. Cet espoir fou d'invincibilité né d'une colère intérieure ! Oh ! cet espoir... Elle ne veut pas penser maintenant aux affres de la cuisson, ces souvenirs là ressemblent un peu à l'hospitalisation de quelqu'un de cher. On s'en était bien sorti. Et voilà qu'aujourd'hui l'iconoclaste était sélectionné pour être exposé au château de Presle !